

Chinois

Xavier Gardette

Je ne pensais pas régler le problème si rapidement.

De nos jours, quand l’Auvergnat monte à Paris, c’est souvent pour s’emmerder. J’ai décidé de faire mentir cet aphorisme et me suis éclipsé à temps de ce séminaire ministériel qui commençait à tourner au concours de bâillements.

En sortant de l’amphithéâtre je n’ai dérangé qu’une seule personne assise à côté de moi dans la travée. Une jeune et belle créature dont le pull remonté sur les reins lorsqu’elle se penche sur ses notes laisse apercevoir une peau de pêche enveloppant un capiton naissant. Je ne l’ai pas vraiment dérangée, au reste. Fidèle à mes habitudes de courtoisie, j’ai pris la précaution de lui annoncer :

— Dans un petit quart d’heure, je vous demanderai de vous lever pour me laisser passer.

Elle m’a répondu d’un sourire charmant redressé par des années d’orthodontiste.

Ainsi mise en condition, Capitons-à-l’air s’est effectivement levée dès que j’ai fait mine de ranger mes papiers dans ma serviette de cuir vert – une serviette achetée à Millau, dans l’Aveyron mais fabriquée au Portugal, je m’en suis aperçu après l’achat : on ne peut plus se fier à rien. Je me suis alors tourné vers la jeune femme et lui ai chuchoté d’un air bonhomme, en posant légèrement la main sur son bras (il n’y a pas de petits profits) :

— Pas tout de suite...

Puis jetant un œil sur le téléphone portable que je garde allumé devant moi pour surveiller l’heure :

— Dans cinq minutes seulement.

Minutes qui m'ont paru longues. Mais je suis parvenu à quitter cette réunion au bon moment et en conformité avec mon compte à rebours.

Il me faut en effet une heure pour gagner la bouche de métro et faire le trajet jusqu'à la gare de Lyon, en ne changeant qu'une fois à Champs-Élysées Clemenceau, comme vous savez.

Arrivé à cette station, mon wagon s'immobilise juste en face du couloir de correspondance. De sorte que je suis le premier à pouvoir m'y engouffrer. Le premier sur plusieurs centaines de parisiens qui me courent aux basques ! Tous coiffés !

Marchant vite (j'ai hérité des longues jambes de ma mère), j'attrape ma correspondance immédiatement en maintenant mon avance sur mes acolytes du premier métro.

Parfait. J'ai de la marge. Mais à la station des Tuileries, les portes restent ouvertes. Le haut-parleur du wagon annonce, avec un accent des faubourgs :

— En raison d'un signal d'alarme déclenché inopinément, la rame qui nous précède est immobilisée en gare du Châtelet.

Le grain de sable. Le truc pas prévu dans le scénario.

Le train de Clermont-Ferrand est à 17h27.

Ma marge est de combien, avant de le rater ? Dix minutes ?

Même si j'arrive à temps, je ne pourrai pas composer le billet. Grave. Et si je rate ce train ? Je crois que c'est le dernier. Où dormir ?

A Paris, chaque grain de sable, chaque contretemps prend des proportions inconnues du côté de nos volcans éteints. Le battement d'ailes d'un des rares papillons qui restent dans le ciel de la capitale entraîne toujours un cyclone personnel qui nous balaie, nous autres, heureux habitants des provinces agrestes.

Trop c'est trop. Nous nous tapons déjà huit heures de voyage pour trois heures de réunion, et trois heures, je vous le dis, qui ne changeront pas la face de la Direction nationale ! Mais trois heures qui ponctionnent le contribuable à mort. Ce que la Cour des comptes saurait fort bien, si seulement ses magistrats calculaient la somme cumulée du salaire horaire des surnuméraires qui bâillent dans l'amphithéâtre que je viens de quitter.

A ma droite dans le wagon de métro immobilisé, une mère surveille ses trois enfants. Les deux fillettes somnolent dans une poussette et l'aîné, le garçon, neuf ans peut-être, déjà obèse, se tient difficilement debout contre le pilier central. Il se penche de temps à autre sur sa sœur pour lui remettre sa sucette en bouche. Famille pauvre ? Famille aimante. Sa mère, qui a

trouvé une place assise, lui donne des instructions sur l'organisation du lendemain. La vie est compliquée pour cette mère, sans doute. Mais le retard du métro, elle s'en fiche, cela se voit. Alors que moi, je suis peut-être un bourgeois de province privilégié qui respire l'air pur de nos montagnes, mais si je rate mon train, je me tape l'hôtel ou je passe SDF pour la nuit. Plus dure sera la chute.

— Mesdames et messieurs, l'incident est réglé. Nous repartons immédiatement.

Comme disait Pasteur, le hasard ne favorise que les esprits préparés : à la gare de Lyon, j'arrive devant le quai numéro onze précisément au moment où le panneau mobile affiche mon train pour le quai numéro onze. Comme disait Simone Veil, la pesanteur et la grâce. Moi, c'est la grâce.

La foule en attente se précipite. On s'agglutine autour de la borne de compostage. Comme je ne suis pas mufle, je laisse deux dames introduire le carton dans la fente avant moi mais je fais attention à ne pas lever les yeux sur elles. J'ai le regard fixé sur l'interstice qui fait clac. Laisser mon tour : un peu mais pas trop, car je n'ai pas réservé ma place. J'applique ma règle de vie, celle des 80/20 : sur cent personnes, on peut accepter de descendre jusqu'au rang de vingtième, mais pas en-deçà.

Dans le wagon des premières, il ne reste que trois sièges non retenus. Nous sommes trois, montés en même temps dans le wagon. Je joue des coudes, je passe en tête. Voilà. Je suis assis dans la rangée des sièges solo. Je n'aurai donc personne à côté de moi. Soulagement. Les passagers suivants peuvent défiler dans le couloir et chercher fortune ailleurs.

Bel enchaînement, finalement. J'ai pu garder ma marge de sécurité, je l'ai même augmentée : quinze minutes d'avance. L'attente avant le départ n'est pas cher payée pour obtenir d'être assis alors qu'il y a foule.

Tout va bien. Je m'installe. Mon livre. Mon téléphone portable (pour regarder l'heure). Départ imminent.

— Mesdames et messieurs, votre attention s'il vous plaît. En raison de la présence d'un colis suspect en gare de Melun, notre train est immobilisé à quai. Nous ne pouvons vous préciser la durée de notre retard. La SNCF vous prie d'accepter ses excuses pour ce contretemps.

Mouvements divers dans le wagon des premières. A Paris, on a déjà quitté la société post-industrielle pour entrer dans la société de la Panne. Comme disait Pierre Dac,

l'immobilisme est en marche. Clermont-Ferrand n'y échappera pas, avec les quelques années de décalage traditionnelles.

Et c'est à ce moment que j'entends la voix suave du type assis dans le siège qui se trouve juste derrière moi.

Il téléphone. Mais ce n'est pas pour annoncer, comme le font toutes ces dames bien mises, qu'il sera en retard pour cause de colis piégé.

Voix suave dis-je. Polie, claire, articulée. Le genre de type qui sourit au téléphone.

— Pourrais-je parler à Madame Chemin ?

Je ne l'avais pas vu, pas entendu s'asseoir. Mais je l'entends fort bien téléphoner.

Un temps.

— Madame Chemin ? Ici Florian Delaville. Je ne vous dérange pas ?

Suivent cinq minutes d'amabilités brillantes. Cinq minutes, ce n'est pas une façon de parler ; je le sais, je mesure le temps sur mon téléphone portable posé devant moi sur la tablette. Il faut tenir la distance, trois cent secondes d'amabilités !

La voix est égale et sourit sans désespérer.

— Je vous appelais...

Remarquez que l'imparfait de l'indicatif dans ces cas là n'a aucun sens, puisqu'il est en train de l'appeler. C'est donc qu'il ne l'appelait pas.

Florian Delaville continue de sa voix de bonbon :

— Je vous appelais au sujet du colloque sur la Chine. Il y a bien un dîner de clôture ? J'aurais souhaité que vous invitiez mon Directeur Général. C'est un spécialiste de la Mongolie. Oui, il a fait plusieurs séjours là-bas.

Comme il s'agit de la Chine, il faut comprendre que l'on parle ici de la Mongolie intérieure, à ne pas confondre avec la Mongolie extérieure, ce n'est pas à vous que je l'apprendrai. Et voici encore une de ces coïncidences troublantes : j'ai lu hier quelque chose sur la Mongolie intérieure, alors qu'il y avait des années que je n'avais évoqué le sujet *in petto*. Et vous ? Si un juge d'instruction, tant qu'il en reste, vous demandait quand, pour la dernière fois, vous avez prononcé le nom de cette région autonome, capitale Hohhot, que répondriez-vous ?

Il y a donc un homme en Auvergne, capitale Clermont-Ferrand, qui est à la fois Directeur Général et spécialiste de la Mongolie intérieure. Cela ne se trouve pas sous les sabots d'un cheval, vous l'avouerez. Les Auvergnats sont tout de même fortiches.

Quant à la tenue d'un colloque sur la Chine à Clermont-Ferrand, ne faites pas l'étonné. Si vous connaissiez la France au sud de la Sioule, vous sauriez que la ville est farcie de chinois, d'étudiants chinois, jusqu'à la gueule du maar, ce cratère arasé sur lequel est bâtie l'université. Il doit y avoir quelque part dans les bâtiments de la République un fonctionnaire particulièrement dynamique et avisé qui a ouvert il y a quelques temps cette *chinese connection*. J'espère qu'on lui a donné une prime de mérite. La ville forme le péril jaune qui reviendra nous piquer nos brevets. Sacré filon. Marché inépuisable.

Mon train est toujours immobilisé à quai.

Florian Delaville derrière moi roucoule :

— Je ne sais pas s'il vous serait possible...

— Mesdames et messieurs, les équipes de déminage sont en route pour la gare de Melun. Nous ne connaissons pas notre durée d'immobilisation.

Les équipes de déminage ! Fouchtra ! C'est du sérieux.

Et Delaville derrière moi :

— Allo ! Allo !

Communication coupée.

Je ne me suis pas encore retourné. Je ne sais pas précisément à quoi ressemble le propriétaire de cette voix trop policée pour être honnête. Je ne le vois pas mais je sais qu'il rappelle le numéro. Il est tout de même curieux que sa conversation ait été interrompue. Nous sommes à la gare de Lyon, à Paris : ça devrait capter. Voyez-vous, le téléphone portable, ce n'est fiable que pour une chose, avoir l'heure sous les yeux.

— Mesdames et messieurs, l'incident en gare de Melun est terminé. Nous pouvons partir immédiatement. Nous vous prions d'accepter nos excuses.

Efficaces, les artificiers de la SNCF. Si j'en crois le message précédent, il n'y a pas une minute qu'ils se sont mis en route pour Melun.

Une dame en face de moi, souriante, saisit mon regard et me dit :

— N'importe quoi !

Sauf que nous ne partons toujours pas.

Florian Delaville derrière moi a réussi à harponner de nouveau Madame Chemin au téléphone.

— Je ne sais pas ce qu'il s'est passé ! Donnez-moi votre ligne directe, au cas où nous serions de nouveau coupés. Je ne voudrais pas importuner votre standard !

Florian Delaville épelle tout haut le numéro de téléphone de Madame Chemin. C'est ce qu'on appelle la reformulation.

Comme le chante Johnny Halliday, il faut savoir saisir sa chance quand elle passe.

Je note le numéro de téléphone de Madame Chemin sur le petit carnet toujours placé dans la poche intérieure de ma veste. Pour la réunion de la Direction nationale, j'ai mis pour la première fois un blazer tout neuf avec boutons dorés, blazer qui m'a coûté une fortune (assorti à une chemise grise, que j'ai eue pour rien il y a deux ans, ça fait une moyenne). Quand je change de veste, je redoute la transition car je suis un peu étourdi. Mais cette fois-ci, j'ai pensé à faire le transvasement des objets hétéroclites qui m'accompagnent et encombrant mes poches. J'ai donc bien mon petit carnet dans la poche intérieure du blazer.

Et je note sur le petit carnet le numéro de la ligne directe de Madame Chemin.

Le train est toujours immobile.

Des types qui ne se connaissent pas, autour de moi, échangent des journaux. Le Monde, Le Canard Enchaîné (on est mercredi). Les Français ne sont pas si sauvages.

Florian Delaville derrière moi ne lâche pas prise :

— Oui, j'assisterai au colloque. Et j'accompagnerai très volontiers mon directeur à ce dîner. J'aurai le plaisir de vous y rencontrer, ce sera un privilège.

— Mesdames et Messieurs, le trafic reprend progressivement. Nous ne devrions pas tarder à partir. La SNCF vous remercie de votre patience et vous présente ses excuses.

Autour de moi, tout le monde rigole. Les Français ne sont pas chien.

Florian Delaville, de sa voix de miel tout sourire :

— Il s'agit du Directeur Général de la Caisse de prévoyance universelle et minière. Oui. Jean-Marc de la Plantade. Oui, *de*, plus loin, *la*, plus loin *Plantade*, T.A.D.E. ...et Florian Delaville, oui, comme Delaville. Au Château de Madriat ? C'est où, ça ?

Le train s'ébranle.

— Allo ! Allo !

Captera, captera pas ?

Un temps.

Florian Delaville compose de nouveau le numéro de Madame Chemin, sur sa ligne directe.

Le numéro que j'ai noté dans mon petit carnet.

— Allo ! Madame Chemin ? Oui, je vous rappelle ! C'est infernal ! Je suis désolé ! Je voulais juste vous demander encore (l'imparfait, toujours l'imparfait)...vous disiez le château

de ? Je vois. Je vous remercie mille fois. Je suis certain que cela l'intéressera beaucoup. Voilà. Encore merci. Au plaisir ! Au revoir !

Cet « au revoir » est un chef-d'œuvre. Même moi, ce gars-là, il me donne envie de l'inviter à dîner. Et je ne l'ai pas encore vraiment regardé...

Je me lève, fais semblant de farfouiller les bras levés parmi les bagages rangés au-dessus de mon siège, et jette un œil sur Florian Delaville : chemise à carreaux bleus, pas de cravate, un peu chafouin. Tiens ! je l'imaginai plus vieux. Pas grand, cheveux blonds. Je distingue mal les détails de son visage. Il est penché sur les touches de son téléphone.

Je m'assieds de nouveau, et j'entends :

— Gilberte, c'est Florian.

Une minute d'amabilité. L'assistante du patron. Evidemment, ne pas négliger.

— Vous avez l'agenda de Monsieur de la Plantade ? Oui. Pouvez-vous inscrire pour vendredi soir « colloque Chine – dîner au château de Madriat avec Florian » ?

On décèle un ton d'autorité plus marqué.

— Gilberte, vous lui dites que Florian ira le chercher à sa descente d'avion à l'aéroport d'Aulnat. Et qu'il le conduira directement au colloque. Merci.

J'entends Florian Delaville pousser un soupir. Ouf ! Un vrai ouf. Bien audible de mon siège. Manœuvre réussie. Promotion en vue. Comment faire plaisir à son Directeur Général, spécialiste de Mongolie intérieure. Le coup bien monté. Il n'y a pas que la caisse de prévoyance dans la vie ! Florian est un cadre prometteur, il s'intéresse à la Mongolie intérieure, c'est un intellectuel, de tout il fait son miel, sa culture est sans limite, son Directeur il imite.

Maintenant, à moi de jouer. Exécution rapide. Ne pas trop penser.

Je me lève et pose mon livre sur le siège. Précaution pour ne pas me faire piquer ma place. Je n'aurais pas d'hésitation à déloger l'intrus ou l'intruse, mais enfin il faudrait parlementer, rester poli. Je déteste ça. Et surtout, je ne suis pas armé. Comme disait Al Capone, on obtient davantage de choses en étant poli et armé qu'en étant simplement poli.

Donc je pose mon livre. Face retournée. Pourquoi mes voisins devraient-ils être au courant de mes lectures ? Les gens sont tellement curieux.

Je me dirige vers les toilettes. Au bout de l'allée centrale, la porte que j'ouvre et referme fait pschitt !

Porte refermée, le bruit de roulement est à peu près supportable. Je ferme le loquet, m'assieds sur le siège rabattu et sors le petit carnet.

Mon téléphone portable est content. Il va enfin servir.

Je compose le numéro de madame Chemin.

— Allo, Madame Chemin ? C'est Florian Delaville. Absolument désolé... Vous allez dire que je vous harcèle... Ah ! la ligne est mauvaise.

Pour la voix, j'ai réussi à la caler. Mais la petite plaisanterie, « je vous harcèle », est-ce bien du Delaville ? Trop ironique. Les Florian Delaville sont des prudents, surtout lorsqu'ils sont banquiers.

Je ne décèle pourtant aucun soupçon dans la voix de Madame Chemin. « La ligne est mauvaise », c'était une bonne idée. Je continue :

— Je vous entends mal... Je ne reconnais pas votre voix. C'est bien Madame Chemin ? Oui, absolument désolé. Ecoutez, je viens d'appeler l'assistante de Monsieur de la Plantade. Une entrevue vendredi soir avec le Président du Conseil régional, vous comprenez. Monsieur de la Plantade ne peut absolument pas décommander, bien entendu. C'est une audience qui vient de tomber. Il se peut qu'il me demande de l'accompagner, je suis son collaborateur le plus proche. Extrêmement déçu, vous l'imaginez bien... Et vis à vis de vous. Oui...très gêné.

Madame Chemin est charmante. Quant à moi, je me trouve très bon :

— Et ce contretemps me prive de faire votre connaissance. Momentanément, je l'espère.

Je sens que j'en dis trop, que je prends des risques inutiles. Mais je suis embarqué.

— La ligne est mauvaise...vous m'entendez ?

Madame Chemin m'entend parfaitement.

Il faut poursuivre :

— Ah ! l'invitation n'est pas encore partie dans le circuit ! Dieu soit loué. Monsieur de la Plantade n'en saura rien, par conséquent. C'est mieux ainsi ; il ne sera pas déçu. Je comprends. Vous annulez l'invitation. Beaucoup de candidats. Je comprends. Dans le cas où l'entrevue avec le Président du conseil régional serait annulée, il vous serait impossible de rétablir cette invitation. Vous avez sous-traité avec une entreprise spécialisée, pour le filtrage à l'entrée ? De gros bras...les consignes sont strictes. Absolument.

Je dois m'arrêter. Mais cette madame Chemin est délicieuse et je laisse filer mon naturel :

— Les actes du colloque ? Je serais ravi ! Dès samedi matin ? Votre secrétariat est efficace. Je passerai à votre bureau samedi matin. Pas avant dix heures, bien sûr. Vous êtes très aimable. Absolument désolé d'avoir abusé de votre temps. A samedi !

Je raccroche. Ouf. Même soupir que Florian Delaville il y a une heure.

J'ai dit vrai : j'abuse, j'abusais, j'ai abusé.

Je sors des toilettes et repasse la porte qui fait pschitt.

Nous sommes en gare de Nevers.

Je ne pensais pas régler le problème si rapidement.

De la Plantade sera content. Mon vieux copain, mon partenaire de golf, ce cher Hubert !

Je lui ai trouvé un prétexte pour mettre Florian Delaville au placard. Depuis le temps qu'il me bassine avec cet abruti.

Accès refusé au dîner du colloque sur la Chine.

Malentendu. Palabres. Refus.

Le Directeur général humilié. Un désastre.

Pleure sur ta carrière brisée, Florian Delaville, pleure !

Je retourne à mon livre posé sur le siège.

Demain, je passerai à mon cabinet. Je recevrai quelques uns de mes clients particuliers.

Des clients fidèles comme Hubert de la Plantade. A qui j'expliquerai tout. Après.

J'allais oublier ! Samedi matin, j'ai décroché un rendez-vous avec Madame Chemin.

De l'autre côté de la vitre, la nuit tombe lentement sur les prés où paissent les charolaises.